

Livane Pinet

Mesures de nuit

IL FAIT NUIT

Il fait nuit sur la terre
il fait jour la terre
tourne sans retour
l'ombre des astres
salue notre incomplétude
salue notre incomplétude

Il fait nuit sur la terre
il fait jour et le jour
incline dans le jour et la nuit
sombre dans la nuit

L'atome du silence grandit
tant d'astres ! tant d'astres !
tant d'astres dans l'ombre
absorbent les nombres
l'atome du silence grandit
que de pierres – patience
le monde s'accomplit – patience
à jamais s'accomplit
à jamais inaccompli

Il fait nuit dans le ciel nuit
à l'infini du jardin du ciel
les étoiles brûlent
dans le froid de la nuit
toute lumière grandit le noir

La pomme ne sera jamais mûre
dans le jardin du ciel
la pomme ne mûrit pas
la pomme – l'obscur
l'obscur désastre
l'astre pour plus de nuit
la nuit plus obscure plus obscurément nuit
à jamais nuit dans la faible lueur du jour

CIEL D'ÉTÉ

Ciel d'été : Jupiter et Saturne
une verte accalmie dans le vent de nord-est
le tamaris de sa branche bouge
une mésange s'est envolée blessée
une plume ravie
l'instant se forme : pensée
une blanche accalmie dans le vent de nord-est
Tant de sable ! Tant de mer !
et ce petit jardin
et cette main ouverte
la lune s'élève ronde

STABAT MATER

Elle souffre
dans la cage où la musique
la saigne comme un oiseau
de nuit

Deux ailes se déploient
clouées à la porte du jour

Nue aux nues la voix
que porte le corps blanc
la nuit palpite et se défait
au centre de l'anneau tremblant

Mouvante dresse le jour !
au-dessus du jour

J'ai l'esprit en transhumance
Mais les pieds dans trop de terre
Ailleurs ! Ailleurs !
Ici – toujours ici – est le lieu
De l'attache – un fer à trois crans

Qui voyage ?
Non plus – dans les nuages roses – la bosse
D'une lune éclatante

Je bois à la lune
Je bois à la triste lune
Je bois son malheur – vieux glaçon
Verre nocturne
Opaque
Je bois à la paleur de la terre – vaguement
Sous sa frise de marbre
À la pudeur
À la pauvreté noire
Je bois
À la glace qui fond
Au monde refroidi
(sous sa face impassible)
Je bois surtout
À sa médiocrité
À son silence d'éternité
Impuissante déesse dans sa robe de plume
Je bois sa trace
Sempiternelle
Je lèche ses pieds bleus dans les branches d'hiver

Lune dévêtue des nuits de l'enfance
Blanche et sage image
Obole des jours tombés dans le noir

JE NE SUIS PAS

Non je ne suis pas la lumière d'octobre qui bouge
dans les branches
Je ne suis pas ces feuilles brunes ou jaunes
que le vent plume
Non plus cette vigne aux veines rouges
ces mûres sauvages dans les ronces
Non plus cette toile d'araignée où se prend la lumière
Je ne suis pas de terre glaise ou de bruyère noire
Je ne suis pas ces silex cette souche ce pieu
Ni ce chien décharné qui aboie
sa corde à son cou rapé
Non je ne suis pas la noix qui craque
sous le pied et que l'on mange fraîche

Ni le raisin des vendanges tardives
Ni le vin qui coule au cuvier
le lapin qui crie blessé
tout le sang de la terre pressée
Non plus ce Paradis à boire
Je ne suis pas cette avancée dans la lumière du matin
plus rasante et humide
Je ne suis pas la brume que déchire le corbeau
Ni le canard à la passe que l'on abat
la tache rouge sur les plumes encore chaudes
Je ne suis pas dans le ciel bleu
les scintillantes feuilles du peuplier
Non plus le cognassier
qui se tord sur la terre basse
Mais le nuage attardé et cela encore

DANS LA LUMIÈRE D'OCTOBRE

La lumière : ses adieux dans les cimes rasante et longue
Lumière du nord – faveur du matin
Lumière de l'ouest –
Or de la terre où flambent les feuilles

Sur les traces invisibles de l'animal
Le chasseur de son pas de guerrier
Le chasseur et ses chiens d'une main parente

Octobre à l'orée du bois en son silence cathédrale
La silhouette gracile d'un chevreuil
La lumière arrêtée
Presque une ombre blonde et bleue
Deux oreilles dressées la buée d'un souffle

Le silence – buté
Pointant au ciel les oiseaux migrants
De long cils allant vers le sud
Du naseau à la terre un filet de sang noir
La lumière coule – feutrée

En V le vol des oiseaux migrants

La bête pèse au sol
Un poids de viande
Le regard de la terre

La lumière au bord de la rivière
Boit et flambe la cime des peupliers
Le corbeau de sa voix rauque croasse
Les mottes de terre la meute de chiens
L'animal étendu tout face

ÉTÉ IRLANDAIS

Les nuages vont en avant de l'été
sombre crachin de bruyère
Les nuages sombrent
dans la terre de sang noir

L'été où courent les murs
L'été en ombre
Allons voir !
Allons voir !

Les nuages aller en avant de l'été
Terre caillasse ruisseau
Les nuages de mer écumée
Terre caillasse ruisseau
La terre indénombrée

IMAD

Imad le ciel de Jérusalem a tes yeux en hiver

Élie la terre n'est pas un mur
elle a tes cheveux lorsque souffle la douceur
du vent sur Jérusalem le soir

Ce dôme d'or c'est la tête de ton ancêtre Imad
c'est le sable qui couvre son corps au désert

Confie ta prière Élie
au creux de ces pierres – mais lève la tête :
Il neige sur Jérusalem !

Les figues de barbarie sur les toits Imad
partages-en la fraîcheur
partage le soleil d'août dans le fruit

Laissez au chemin les cailloux
la pierre à la pierre

Les corneilles hantent vos fronts assombris
le chacal rôde dans votre esprit !

Écoute Élie :
Dieu s'est retiré de sa trace
Invente de vivre
Ici –
Le soleil se lève
et tant d'hommes avec lui chaque jour qui commence

Les oliviers Imad ont tes cheveux de laine
les collines de Jérusalem ont tes épaules tes genoux
la poussière du désert a le grain de ta peau

Élie ne dresse pas un mur de ton regard noir
La lumière ce soir tenue dans vos mains est un même visage

CONTREPORTRAIT – ESQUISSES

1

Un coup de crayon sous la paupière
pour souligner quoi ?
L'habitude est une vieille ménagère maniaque
qui trace à sa manière les
contours du temps qui ne passe pas

2

Moi ? Ces yeux ce nez cette bouche
– quoi encore dans la mâchoire de si net ?
Je me tiens en réserve dans l'esquisse

3

Les mots pour le corps
sont les portes du port
les paroles sortent de ma bouche
ainsi les images d'une ville étrangère

4

Mon nom quelle est sa résidence ?
De quelle absence est-il nourri ?
Rien ne rentre
Rien ne sort
Tout demeure dans l'ancre

5

Ce qui restera de ces traits qui
me sertissent qui me définissent
en mouvement toujours malgré l'apparence
qui pétrifie ?
Un nom plus fidèle qu'un chien
couché sur une tombe

6

Je rêve que je suis bien d'autres
et que tant d'autres sont moi
mais au réveil moi
comme une peau d'écorchée
s'est vidé de ses autres
et s'en va fantôme du jour
vers d'autres fantômes déshérités de la nuit

7

Qui vieillit dans ma peau ?
Je me regarde : une eau lointaine
Rien que le jour que trouble le jour
Au pied de la montagne souveraine

8

On croit tenir dans sa peau –
 quoi au juste ?
 Tout le sable du désert ?

9

Regard :
 Par la chair traversée
 Par l'esprit en gravitation

10

Être là :
Mystère que le geste hante

Un bruit sonne en moi
 comme pierre
– Trop de hasard Gaspard
 au-dessus de nos têtes !
 Trop de pelures aussi
 qui collent à nos semelles
 Trop de moiteur terrestre
Trop d'enfance dans nos cœurs
(comme une chair encore qui nous tire vers en bas)
Et toujours soi emplî de soi
 qui ne cesse de verser
 sa liqueur mauvaise

Il y a les tristesses et les joies
 un peu de mousse sur l'écorce creuse
un squelette de moineau dans l'allée déserte
Il y a dans leur longue traîne transparente
 les nuits et les jours les heures
 gravitationnelles
 de la mort fixe

ON NE VEUT PAS DE TOI

Plonge tes mains dans la terre obscure
Bois cette liqueur amère
On ne veut pas de toi comprends
Le temps est fêlé comme la cloche
D'une porte de fer
Va donc avec tes mots et toute ta substance
Va boiter ailleurs
Et manger ton pain gris

Chien je porterai mon nom jusque sous tes fenêtres
Avec ma lance et mon cheval je porterai la guerre
Le temps est à la prose ce siphon
Une sacrée bugne !
Je te tiens et ne te lâcherai pas
Crie si tu veux et tape du pied blesse-toi
Je porte déjà tes loques rapées
Au Néant Chien ! Violence à ta carcasse !

Demain hier toujours peut-être – qui sait ?
Cette robe invisible te va si bien
Consumes-toi consumes-toi... Tais-toi
Le feu a pris partout et tu tiens
La corde à moitié brûlée
Mais patience – écoute !
L'herbe repousse en silence
Et bientôt les insectes bruissent

Le temps est à la prose va ta route
Regarde vaguement les êtres humains
Qu'ont-ils de si rare ?
Ta morgue ne les trompe même pas
Ils sont saisis d'un silence infini

PENSER

Penser quelque chose plus petit qu'une miette dans le ciel
penser l'alouette à son chant immobile ou le mot
qui tombe comme neige au soleil éclatant
Penser la longue chaîne des jours le refrain la mémoire captive
le serpent enroulé
la cruche qui se brise
l'eau répandue

CHIEN DE POMPÉI

Chien dont le nom est cendre
chien – pour ne pas dire
la montagne tout entière !

(les passants poursuivent le polissage des pierres)

chien de cendre ou de sang
pour rien et personne
mais en avant du jour
la montagne plénière
sommeille la bouche ouverte

LE MAÎTRE RÂH

Regarde la lumière n'est que poussière dit le maître Râh
Et poussière sont tes yeux dans la lumière
Mais au centre du puits le soleil
S'est arrêté
Et l'ombre grandit maintenant
Pose ton sac Passager
Dépose dans le sable
Tes larges mains
Sois saisi comme toute chose !
Sinueuse trace du désert
Le serpent attend devant ou derrière
Toute poussière repose
Entre sable et sable
L'eau dans le puits
Le soleil dans l'ombre